

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

15^e Année. N^o 768. — 30 Déc. 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. É. HUBERT



LE PETIT 1872 ET SES JOUJOUX.

Encore un zodiaque à briser. — (Composition de M. Edmond Morin.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Joujoux de 1872. — Déroute de Ignacio Diaz. — L'Alsace. — Impression produite par la maladie du prince de Galles. — L'an mil huit cent soixante et onze, par F. Coppée. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — La Vie des animaux illustrée. — Le château de Sandringham. — Exposition des Beaux-Arts à Madrid. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle.

FEUILLETON: Papiers de famille, par Charles Joliet.

GRAVURES : Le petit 1872 et ses joujoux. — Le chef insurgé Ignacio Diaz en déroute. — Le public consultant le bulletin de santé du prince de Galles. — L'Alsace. — L'an mil huit cent soixante et onze. — Le château de Sandringham. — Agar et Ismaël dans le désert. — La salle de Lucrèce à l'exposition de Madrid. — L'ours brun. — Le martinet. — Les supplices au moyen âge.

A NOS ABONNÉS

A partir du 1^{er} janvier prochain, les prix d'abonnement au Monde illustré, seront ainsi fixés :

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an. 24 fr. »»

Six mois. 13 »»

Trois mois. 7 »»

Un numéro, 50 centimes.

Jusqu'au 31 décembre, nous recevons les abonnements à nos prix actuels.

Passé ce délai, c'est-à-dire à partir du 1^{er} janvier 1872, nos souscripteurs voudront bien s'en référer à notre nouveau tarif.

Cette légère augmentation de prix sera, nous n'en doutons pas, facilement comprise par nos abonnés. Les impôts nouveaux créent, en effet, à l'administration du *Monde illustré* une charge beaucoup plus lourde que celle que nous faisons ainsi supporter à nos souscripteurs. Ils voudront bien se rappeler les sacrifices que nous avons dû faire pendant le siège et la Commune pour tenir tous nos engagements vis-à-vis d'eux et, sans restreindre notre format ni le nombre de nos gravures, pour tenir notre recueil au courant de tous les événements qui composent la triste histoire de l'année 1871. — Nous redoublerons encore de soins pour l'avenir, et nous nous efforcerons de maintenir le *Monde illustré* au premier rang qu'il a conquis parmi les publications illustrées.

COURRIER DE PARIS

Encore quelques heures et elle aura vécu, celle que Victor Hugo a surnommée l'Année Terrible !

Nom trop cruellement justifié, hélas !

Il semblait, après les implacables épreuves de 1870, qu'il fût impossible d'aller plus loin dans le malheur et qu'il n'y eût plus une douleur à subir. Nous nous trompions : 1871 devait surpasser sa devancière, si sombre pourtant.

La capitulation de Paris et les folies criminelles de la Commune devaient être le couronnement de cet incroyable édifice de deuil et de misères. . . .

D'ordinaire, à chaque fois que l'année finit, on trouve comme une mélancolique volupté à s'arrêter pour jeter un regard en arrière sur ces douze mois que le temps emporte à jamais. La Saint-Sylvestre est une sorte de frontière annuelle que, pour notre part, nous n'avons jamais franchie sans avoir fait une halte par le souvenir.

Dès qu'en effet le premier jour de l'an nouveau a saisi notre vie dans son engrenage, c'en est fait. Le mouvement qui nous entraîne est plus fort que notre volonté.

Au dernier jour de l'année expirante au contraire, il y a comme une trêve de la vie qui me fait penser à ces magasins sur la porte desquels on écrit :

— Fermé pour cause d'inventaire.

Mais hélas ! à quoi bon faire l'inventaire, cette année ! Oublions plutôt, oublions bien vite. Quant à toi, an maudit, tu peux partir, nul ne te regrettera. Dans l'histoire, tu seras une de ces dates dont on se détourne avec horreur et dégoût. Va-t'en, te dis-je, va-t'en pourrir dans un coin méprisé et haï, toi qui nous as successivement infligé deux agonies, toi qui nous as, raffinement odieux, fait subir les tortures de la défaite d'abord, pour nous faire connaître ensuite les tortures de la victoire, car les triomphes de la guerre civile ne sont pas moins épouvantablement douloureux que les désastres de la guerre étrangère.

Va-t'en, 1871 ! va-t'en spectre souillé ! . . .

Et dire qu'en présence de ces effroyables réminiscences il s'est trouvé des amateurs assez héroïquement impassibles pour mettre toutes ces choses en couplets, pour pétrir des calembours avec cette boue sanglante, pour faire chanter et danser ce que la postérité osera à peine raconter en se voilant la face.

Je l'avais prédit et la prophétie s'est réalisée : 1871 a eu ses revues de fin d'année.

Mais combien on sait que les pauvres auteurs ont été empêtrés dans leur propre tentative !

Tenez, c'est, par moment, naïf à donner envie de pleurer !

Au théâtre du Château-d'Eau, par exemple, où *Qui veut voir la Lune ?* a, ma foi, réussi, on a un spécimen tout à fait curieux de cet embarras à la fois lugubre et drôlatique. A un moment donné, un des compères de la Revue fait venir les journaux.

— Qu'y a-t-il de neuf ?

— Presque rien.

Et l'un d'eux, déroulant une affiche sur laquelle sont semées les lettres du mot *Dégringolade*, dit :

— Voilà quel a été le plus grand événement de l'année !

Je cite quasi-textuellement.

Le plus grand événement de cette année de trombes, de bouleversements, de cataclysmes, le plus grand événement, cette réclame faite à un feuilleton, et que Paris a déjà oubliée ! Voilà pourtant à quoi l'on est amené par l'impossibilité. Parler de ce qui était palpitant, il n'y fallait pas songer. Que restait-il en dehors ? Rien.

C'est ce rien-là qu'on accommode aux sauces ordinaires, — sans avoir même la ressource de se rejeter sur les petites allusions politiques ! Car dame Censure a aiguisé depuis ses grands ciseaux. Moins que jamais elle entend raillerie. Et les malheureuses revues de se débattre dans le vide.

C'est aussi, si je ne m'abuse, le sort de l'opérette.

Désireux de bien tâter le pouls au théâtre et de savoir au juste s'il est convalescent ou simplement s'il fait semblant de vivre dans l'intervalle de deux crises, j'ai suivi avec attention toutes les premières représentations de ces derniers temps. Or, il ne s'agit point ici de faire de grandes phrases creuses et vides, il s'agit de constatations sérieuses.

Une de ces constatations, c'est que l'insenséisme (pour employer le mot que l'on avait été forcé de créer pour la chose), c'est que l'insenséisme a fait son temps.

Aux Folies-Nouvelles entr'autres on joue un certain *Aladin* qui est la démonstration la plus irréfutable de la décadence irrémédiable de la charentonnade musicale et . . . littéraire. (Pardon du blasphème !)

Je ne veux pas le moins du monde le prendre sur le ton du sermon prêché du haut de la chaire. Je ne vous parlerai pas de la nécessité de nous régénérer, puisque déjà, mon Dieu, l'on traite de scie tout ce qui tient de près ou de loin à cette régénération.

Non, l'opérette, non, le burlesque ne trépasseront pas parce que nous sommes meilleurs ! Ils trépasseront

parce qu'ils n'ont plus d'huile dans leur lampe, comme dit l'expression vulgaire.

Dans cet *Aladin*, on chante des couplets où les mots du dictionnaire semblent venir par gageure et jetés dans un chapeau, puis tirés au sort par un singe en goguette. Le public ne bronche pas. Il hoche la tête d'un air de dédain qui veut évidemment dire :

— J'en ai vu bien d'autres !

Un jour un fabricant de ce genre d'articles a fait une cantilène appelée la *Polonaise* et l'*Hirondelle*.

Un autre est venu surenchérir et a lancé immédiatement : la *Hottentote* et le *Cancrelat*. Un troisième, variant, a rédigé : le *Cloporte* et le *Tire-bouchon*. Et ainsi de suite.

Au cinquième coup, rien ne faisait plus peur. On était blasé, et une suave romance intitulée : la *Punaïse* et le *Céméloir*, n'avait plus de prise sur nos petits crevés.

Même marche en ce qui concerne le dialogue.

Mon Dieu, la recette est si simple ! . . . Accoupler le monstrueux au stupide.

Par exemple, un de ces écrivains spéciaux placera dans la bouche de ses héros et héroïnes une conversation de ce genre :

— Figurez-vous, princesse, que je désirais me renseigner sur l'immortalité de l'âme.

— Ah !

— Oui. . . J'ai pris l'omnibus de la Bastille au coin du désert de Sahara.

— Atchum ! . . . Ne faites pas attention, prince, j'ai un rhume de cerveau depuis la perte de ma mère. . . Une sainte et digne femme !

— Alors, la crémère d'en face m'appelle dans sa boutique.

— C'était l'anniversaire de la Saint-Barthélemy, n'est-ce pas ?

— Oui, princesse, justement. . . 18 brumaire an XVII de la République transocéanique.

— Grand Dieu ! . . . Et j'ai oublié de remonter ma montre !

— Il se pourrait. . . Alors l'amputation du bras et l'ablation de l'œil seront probablement jugées nécessaires. Souffrez que, pour vous faire prendre patience, je vous chante un boléro suédois que j'ai rapporté d'Abyssinie.

Je prie humblement le lecteur de noter qu'il n'y a pas, dans tout ce qui précède, la moindre exagération.

Je suis plutôt resté en deçà.

Et maintenant, dites-moi comment des gens qu'on soumet à un pareil régime pourraient conserver leurs facultés digestives, comment le haut-le-cœur ne viendrait pas, comment on ne serait pas forcé de reculer faute de pouvoir aller au delà.

C'est justement ce qui se produit.

Admettons qu'il y ait une dernière étape. Admettons que, la prochaine fois, les acteurs fassent la roue, récitent des vers en marchant sur les mains. Et après ?

Le lendemain de ces exquises, de ces adorables, de ces divines imaginations, force sera de s'arrêter et de rétrograder quand même.

Si nous commençons tout de suite, mes bons messieurs ! Si, sans aller plus loin, nous essayons d'en revenir au sens commun, cette antiquité qui paraîtra délicieusement jeune au public, qui ne l'a pas vue depuis si longtemps !

Qu'en pensez-vous ?

Une des gâtés de la semaine a été l'aventure transatlantique de M^{lle} Nilsson.

Un Prussien incandescent, cultivant Vénus pendant que ses compatriotes folâtraient avec Mars, a entrepris de ravir le cœur de la charmante Suédoise. Seulement, comme il était pressé et qu'il ne se sentait pas d'humeur à soupirer longtemps, le Prussien s'est tout simplement introduit de vive force chez Ophélie, qui a été forcée d'appeler au secours.

Six mois de prison ont été infligés au trop sensible Allemand, que cette douche judiciaire calmera peut-être.

Je dis *peut-être*, car l'amour dramatique est une variété de monomanie qui devrait être cataloguée dans les livres de médecine.

L'histoire du théâtre en offre d'innombrables exemples.

L'Amoureux de M^{lle} Mars, entre autres, est resté légendaire. Pendant trente ans, toutes les fois que M^{lle} Mars joua quelque part, il assistait à la représentation, suivant son idole dans ses multiples tournées à travers l'Europe, toujours présent quand elle descendait de voiture, toujours présent quand elle y remontait.

Ce platonique adorateur lui écrivait quelquefois, mais jamais il ne lui adressa la parole. Il avait une trentaine d'années quand il commença à se livrer à cette poursuite ininterrompue; il en avait soixante lorsqu'il mourut.

Tous les dimanches matin, en toute saison, il adressait à la célèbre artiste un gros bouquet de violettes.

Elle en reçut encore un le jour même où cet original succomba.

Sur un papier qui y était attaché, on ne lisait que ces mots :

— Ce sera le dernier.

Et, pour la première fois, le papier fut signé : Comte de ***.

Rachel compta les idolâtres à la douzaine.

Un d'eux, en Russie, poussa le culte jusqu'à se précipiter sous les roues de son carrosse pour goûter l'ineffable plaisir de se faire écraser par elle. On le retira à temps.

Le soir, Rachel contait, avec un certain orgueil, cet épisode romanesque, quand un de ses convives, jetant un froid subit dans la conversation, révéla à la tragédienne, un peu dépitée, que le pseudo-suicide avait été reconnu au bureau de police pour un fou évadé d'une maison de santé voisine...

C'est à M^{lle} Georges qu'arriva un accident d'autre sorte :

Un soir, comme elle sortait du théâtre, un homme se précipite dans le couloir assez obscur de la Comédie-Française :

— Je vous aime!...

— Laissez-moi.

— Je meurs d'amour!

— A l'aide!

— Je...

Et il s'élança.

M^{lle} Georges crie... l'homme se sauve. Tout se calme.

Seulement en rentrant chez elle, M^{lle} Georges s'aperçoit qu'elle a eut tout bonnement affaire à un voleur, dont les embrassements n'étaient qu'un prétexte à explorations infiniment moins poétiques; car, le filou sentimental lui avait dérobé un érin de diamants qu'elle emportait toujours avec elle...

Les extrêmes se touchent à ce propos, et l'actrice est à la fois en butte aux plus aristocratiques déclarations et aux obsessions les plus vulgaires. Le marquis et le titi, le membre du Jockey et Gustave sont parfois en concurrence.

Qui ne connaît l'épître monumentale d'un pâle voyou à une princesse de la rampe!...

« Si vous voulez reconnaître celui qui vous idolâtre, regardez à la troisième galerie... *Mes jambes pendront!* »

Et le quiproquo dont M^{lle} O... fut la victime!

Elle reçoit un petit billet :

« Mon cœur est à vos pieds... Demain jeudi, à 3 heures, mettez-vous à votre fenêtre; je passerai à la tête de ma division. »

— A la tête de sa division!... C'est un général, pense M^{lle} O.

Et dame! son amour-propre se sentant quelque peu flatté, à l'heure dite, dans ses plus beaux atours, elle s'installe à la croisée, suivant les lointains du boulevard.

Pas le moindre régiment... pas même un peloton.

Soudain cependant son regard est attiré par un individu qui juste au dessous de son balcon gesticule passionnément... M^{lle} O... recule, elle a compris.

Son adorateur était un infortuné maître d'études qui ce jour-là menait sa division en promenade.

Le sexe charmant aurait tort toutefois de triompher trop superbement des lauriers cueillis dans les bosquets de Paphos (ô Viennet!) par les reines de théâtre, car le sexe laid y a compté des victoires au moins aussi mémorables.

J'ai raconté ici même l'histoire de Renard recevant tous les ans un cadeau mystérieux et splendide d'une admiratrice inconnue. Les ténors sont en général privilégiés pour ces passions occultes.

Nourrit, l'admirable artiste, eut sa légende, légende d'autant plus curieuse que, Nourrit étant marié, jamais celle qui s'était éprise de lui ne se fit connaître autrement que par l'envoi de présents exquis, escortés de gerbes entières de fleurs rares.

Et après le suicide du grand chanteur, les fleurs prirent le chemin de sa tombe, où une main inconnue les apportait régulièrement.

Tamberlick... (bast! il est à la Havane, et ne peut par conséquent pas me reprocher mes indiscretions), l'amberlick fut également le héros de plusieurs romans de la vie réelle. Dans une tournée au Mexique, comme il sortait du théâtre, après avoir chanté *Poliuto*, quatre hommes vigoureux se jettent sur lui, le garrottent et le lancent comme un paquet dans une voiture.

Tamberlick s'imagine qu'il a affaire à une bande de brigands (l'espèce en est peu rare dans ces régions).

Il ne se trompe pas.

La chaise de poste roule comme dans un feuillet de Ponson du Terrail, et s'arrête enfin dans un bois solitaire. Tamberlick est conduit dans une maison mystérieuse, où une belle jeune fille le reçoit, tandis qu'un de ses agresseurs lui dit :

— C'est ma fille... Elle t'a entendu... elle t'aime, et veut t'épouser... sinon nous te passons par les armes.

Tamberlick entreprend de démontrer l'impossibilité de l'union.

— Je suis marié... ce serait de la bigamie.

— Un attrait de plus, repart le papa bandit.

— Mais...

Il fallut attendre au lendemain, en feignant d'acquiescer, et Tamberlick fut obligé de s'évader par une fenêtre, et d'errer dans la campagne pendant dix-huit heures pour échapper à cette enthousiaste damoiselle...

Après celle-là, tirons l'échelle, n'est-ce pas?

Les journaux annonçaient l'autre jour la mort d'une étrange notabilité parisienne.

Je veux parler du garçon qui était depuis vingt-six ans préposé à la réception des cadavres que des crimes, des suicides ou des accidents amenaient à la Morgue.

Généralement, à cause de la couleur écarlate de son gilet, le public l'appelait *l'Homme rouge*.

C'était, au dire de ses nécrologistes, un brave et intelligent garçon, qui ne manquait pas d'esprit.

Sous une certaine rudesse de voix et d'allures, l'homme rouge cachait un excellent cœur.

On ajoute que le défunt laisse des *Mémoires*.

Il paraît que le local pousse à la littérature. Le greffier de ce sinistre lieu n'était-il pas autrefois rédacteur du *Tintamarre*? Cadavres et calembours!...

Est-ce le garçon qui vient de succomber, auprès duquel Lespès prenait ses renseignements du temps où il écrivait les *Yeux verts de la Morgue*? Je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut des aptitudes tout à fait spéciales pour vivre dans un tel endroit.

Le jour, ce n'est rien, parbleu! Tourner et retourner des corps, c'est l'affaire de tous les amphithéâtres.

Mais la nuit, quand le fonctionnaire, qui couche dans une chambre dont le mur est mitoyen avec la salle d'exposition, vient à se réveiller en sursaut, les singulières impressions que doit produire un pareil voisinage!

Entendre à travers la cloison l'eau qui tombe goutte à goutte sur les corps glacés! Croire que l'un d'eux a remué! Voir danser devant soi ces débris macabres!... Brrrrou!

Encore la réalité a-t-elle parfois des sensations plus terribles que la songerie elle-même!

Témoin la terrible histoire du garçon de la Morgue de Vienne que les journaux racontèrent, il y a deux ans.

Un bon vivant aussi, celui-là, tout comme son confrère de Paris. Bon époux et bon père.

Un matin, comme il vaquait à ses occupations, peu variées, une civière s'avance.

Il ouvre avec l'impassibilité de l'habitude.

— C'est un enfant qui vient de se noyer.

— Ah! fait-il, sans broncher.

Et il se dispose à procéder tranquillement.

Lorsque tout à coup il pousse un cri effroyable et tombe à la renverse.

L'enfant, c'était le sien. C'était son fils aîné. Un bambin de huit ans, qui, en gaminant avec des camarades, était tombé à l'eau et s'était noyé!...

C'est à l'heure où ce courrier paraîtra que l'Académie prononcera décidément sur le sort des pauvres postulants, qui ont, comme toujours, envie de s'asseoir sur ses fauteuils.

Les compétitions n'ont jamais été plus ardentes; jamais non plus la confusion ne fut plus grande.

Et comment en pourrait-il être autrement?

Avec le règlement actuel de l'Institut, la cacophonie est fatale.

L'Académie ne ferait-elle pas mieux, pour éviter les commentaires malveillants qu'elle provoque presque chaque fois, par ses exclusions comme par ses admissions, de modifier ses statuts et de se diviser en fractions?

Il y aurait la section de l'éloquence, la section de la littérature politique, la section de la littérature littéraire. On saurait au moins de la sorte à combien de fauteuils les uns et les autres auraient droit, et l'on ne verrait pas se produire pour le même siège des compétitions qui rendent la comparaison impossible.

Supposez, par exemple (l'équivalent est arrivé souvent), le même fauteuil brigué par M. Sardou, par un évêque, par le prince de Joinville, par Paul Féval et par un historien; je vous demande un peu s'il y a possibilité de ne pas patanger jusqu'aux genoux dans un semblable fouillis. C'est comme si pour une prime à attribuer on faisait lutter ensemble le *Chapeau de paille d'Italie*, un *Traité des maladies de foie*, un *Manuel de la Banque* et *l'Athalie*, de Racine.

Au contraire, si l'Académie avait le bon sens de se subdiviser, quand un membre de la section d'éloquence succomberait, les orateurs se mettraient sur les rangs sans avoir à craindre la concurrence d'un calculateur ou d'un sauteur.

Mais, hélas! la chose serait tellement raisonnable qu'il ne faut pas l'espérer.

Et l'Académie continuera à justifier cette définition d'un humoriste :

— Un orchestre qui, sans jamais jouer, trouve moyen de toujours faire des couacs.

On me conte, pour finir, l'anecdote que voici :

Au nombre des entraînés, j'allais dire des victimes de la Commune, se trouve un homme d'un réel mérite, un ancien collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, un savant distingué.

Il se nomme Elysée Reclus.

Comment, lui, l'homme d'étude, a-t-il été pris par le socialisme? Je l'ignore : là n'est pas la question.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aujourd'hui il est déjà revenu à ses travaux; car de la prison où il est détenu, il adressait l'autre jour, au Président de la République, une demande à seule fin d'obtenir communication d'un livre sur les origines des races chaldéennes, dont il avait soin de désigner l'édition.

La lettre est lue par M. Barthélemy Saint-Hilaire, un savant, lui aussi.

Et voilà qu'il entre en courroux...

— Par exemple!... c'est trop fort!... peuh!...

La personne chargée de remettre la supplique croit que c'est l'homme politique qui se regimbe. Pas du tout, c'était l'érudite.

Et continuant, M. Barthélemy Saint-Hilaire :

— Demander une édition de troisième main!... Qu'on lui donne celle de Max Müller... c'est la bonne!...

PIERRE VÉRON.



CUBA. — Déroute de Ignacio Diaz. — Incendie d'un bohio aux environs de Manzanillo.

(D'après le croquis de notre correspondant.)



LONDRES. — Le public consultant chaque jour le bulletin de la santé du prince de Galles.

(Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Montbart.)



L'ALSACE. — Tableau de M. J.-J. Henner.

LES JOUJOUX DE 1871

COMPOSITION ALLÉGORIQUE DE M. ED. MORIN

(Voir la première page.)

Il est là, dans son berceau, le petit 1872, et rien qu'à voir ses grands yeux si limpides, si naïfs, si interrogateurs, on se sent une envie folle de le protéger et de l'élever.

Car, ne l'oublions pas, l'enfant sera ce que nous le ferons.

Sa mère, vous l'avez reconnue sous ce costume nouveau. C'est notre République, — c'est la robuste nourrice de la tradition, mais avec quelque chose de plus chaste, de plus sain et de plus digne. Son bonnet phrygien est accommodé aux soins du ménage, elle n'a pas retroussé ses manches pour remuer des pavés, et son fichu, — un fichu de deuil, — bien croisé sur sa poitrine, dit assez que la coquetterie n'est plus de saison.

De la coquetterie elle n'en a plus que pour le nouveau-né; elle n'a pas trouvé de broderies assez riches pour son petit bonnet, pour les rideaux de ce berceau séculaire où se confondent tous les emblèmes du passé : coqs, aigles et fleurs de lis.

Et les joujoux de cette grande corbeille, en offrit-on jamais de plus beaux et de plus variés aux premiers desirs de l'enfance ?

Mais n'est-ce là que des jouets?... En regardant de plus près, j'y vois tous les signes du Zodiaque, c'est-à-dire chacun des douze mois de l'année future : Verseau, Taureau, Poissons, Bélier, Écrevisse, Gémeaux, etc. — Tous attendent le moment de passer entre les mains enfantines.

Puissent-elles garder un peu de la force du Lion et de l'activité guerrière du Centaure! Puissent-elles faire pencher un jour de notre côté cette Balance fatale!

L. L.

CORRESPONDANCE DE CUBA

DÉROUTE DE IGNACIO DIAZ
INCENDIE D'UN BOHIO

Monsieur et cher Directeur,
Le courrier va partir, et je n'ai que le temps néces-

saire pour vous donner quelques renseignements sur le croquis ci-joint.

C'est toujours dans la juridiction de Manzanillo qu'a eu lieu l'affaire dont je vais vous entretenir.

Il y avait déjà quelques jours que la bande révolutionnaire du célèbre Ignacio Diaz se tirait de loin avec les forces du gouvernement, quand, le 13 du mois de novembre, à sept heures du soir, le gros de la bande se rencontra avec un détachement des volontaires de Barcelona, commandé par le courageux lieutenant Mouroy, dont l'héroïque témérité est déjà connue de tous.

Quoique les troupes régulières fussent inférieures en nombre aux soldats de l'insurrection, le combat s'engagea sans hésitation. Après deux heures d'une lutte acharnée, les insurgés prirent la fuite, poursuivis de près par l'armée.

Mouroy avait réclamé, au commencement de l'action, un renfort des braves chasseurs de Simancas, campés non loin de là, et il l'attendait d'un moment à l'autre. Il se proposait donc de poursuivre les insurgés par le chemin que devait suivre le renfort, afin de prendre ceux-là entre deux feux.

Il faisait nuit entièrement, et la lune brillait à l'horizon, quand les insurgés, se doutant des intentions de Mouroy, prirent un chemin détourné pour arriver avant les troupes à un bohio (grand village, composé surtout de chaumières), par où ils devaient passer forcément, pour faire leur jonction avec les chasseurs de Simancas.

Ignacio Diaz, habile dans l'art de la guerre, se voyant perdu si les deux détachements des forces régulières se mettaient à sa poursuite, eut l'idée d'incendier le bohio, pour mettre entre les deux corps d'armée une masse de flammes, qui ne leur permit point de faire leur jonction avant plusieurs heures, pendant qu'il se retirerait avec ses soldats sur la droite, dans une direction opposée à Manzanillo.

L'idée était bonne, et elle réussit parfaitement; les insurgés arrivèrent assez tôt avant les troupes pour mettre le feu au village; les chaumières flamboyèrent immédiatement, et quand les habitants se disposaient à fuir, mêlés aux insurgés, et que les troupeaux de bœufs et de chevaux fuyaient en désordre, augmentant la confusion, les forces du gouvernement arrivèrent et, ne pouvant pas approcher, se contentèrent d'envoyer une vraie pluie d'obus sur les foyards.

Les pertes des insurgés ont été considérables, mais on n'a pas fait un seul prisonnier; on a pris cependant un grand nombre de bœufs et de chevaux, ainsi que d'armes et de munitions.

Voilà les affaires principales de la quinzaine, en

faits d'armes; je voudrais vous entretenir de la médiation des États-Unis et de la probabilité pour l'Espagne de perdre à jamais l'île de Cuba, mais le courrier part, et ne voulant pas vous priver plus longtemps de mes nouvelles, je garde ces considérations pour ma prochaine correspondance.

Recevez, monsieur et cher Directeur, etc., etc.

L. C.

IMPRESSSION

CAUSÉE PAR LA MALADIE DU PRINCE DE GALLES

How is the prince of Wales? Is he dead? Any fresh bulletin? Telles étaient les questions fiévreuses qu'on s'adressait constamment dans les rues la semaine dernière. Fleet-Street et le Strand présentaient un singulier spectacle : ces grands centres commerciaux étaient le théâtre d'une agitation indescriptible, passée à l'état de permanence. On se battait à qui aurait les journaux; les feuilles du soir étaient enlevées instantanément, et je ne crois pas que ce soit messieurs les journalistes qui aient le plus à se plaindre de la maladie de l'héritier présomptif : *l'Echo* et la *Pall mall gazette*, pour ne citer que deux exemples, ont atteint, durant plusieurs jours, un tirage colossal de trois à quatre cent mille exemplaires environ.

Il vous serait difficile de vous faire une idée de l'intensité qu'a acquise cette anxiété à mesure que la date fatale du 14 décembre approchait. Je dis *date fatale*, et voici pourquoi : le prince consort, de sympathique mémoire, a succombé au mal qui a mis en danger les jours du prince de Galles, à cette date précise. La superstition, chose cependant peu répandue en Angleterre, s'en est mêlée quand on a vu l'état du royal malade devenir de plus en plus désespéré, et à mesure qu'on approchait du 14. Par une singulière coïncidence, la fièvre a atteint son extrême degré d'intensité vers le soir de ce jour, et, le 13, l'espoir revenait aux médecins. Il était temps; le public ne respirait plus. Quel est donc le motif, pourra-t-on se demander, de ce surcroît de sympathie? Le prince de Galles n'était cependant pas populaire; on lui reprochait avec une certaine amertume des écarts de jeunesse qu'on accueille avec indulgence chez un simple mortel, mais qui, chez un prince, deviennent une arme formidable entre les mains de ses adversaires.

C'est son état précaire qui a réveillé dans les cœurs

FEUILLETON

PAPIERS DE FAMILLE

Suite (1)

— S'il en est ainsi, je consens à me séparer de vous et à vous attendre, puisque mon absence favorisera vos projets et que ma retraite doit être un asile toujours ouvert.

— C'est là le sens exact de ma pensée.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas d'abord révélée tout entière?

— Je ne m'attendais pas à être mis en demeure d'invoquer une raison personnelle et à rencontrer une résistance aussi flatteuse.

— A quoi bon ces formalités banales entre nous? dit Clorinde avec un mystérieux sourire. J'ai déjà vu la mort de près, mais j'ignorais la vie. Mainte-

nant je suis encore une jeune fille, mais j'ai vécu vite. Est-ce que vous ne savez pas que nous sommes unis dans la vie et dans la mort?

— Merci, chère Clorinde. J'avais réellement besoin d'une parole affectueuse. Vous me donnez le courage dont j'avais besoin.

— Où allez-vous?

— A la Convention. On a rappelé la nuit dernière aux Cordeliers mes attaches avec les Girondins, comme si des sympathies intellectuelles ou des amitiés particulières avaient un rapport avec les doctrines politiques. J'ai été défendu avec chaleur aux Cordeliers et aux Jacobins, mais il faut que je parle aujourd'hui à l'Assemblée.

— Je veux vous entendre. Ici, je ne vois qu'un gentilhomme, je veux voir de près un conventionnel républicain.

— C'est le moins rare des spectacles. Votre présence m'inspirera mieux que la colère de mes ennemis.

— Et si je vous aimais?

— Clorinde, dit Meslin d'une voix timbrée en posant les mains sur ses épaules, mon cœur bat. Nous ne sommes plus aux jours de la chevalerie, et je n'ai pas le temps de gagner ma récompense. Les hommes comme moi, Clorinde, vivent dans la fièvre, s'agitent dans un rêve et portent les couleurs de la mort. Vous m'aimerez si vous voulez, moi je sens que je vous aime. Du moins j'aurai parlé. Tout de suite ou jamais.

— Je t'adore.

Clorinde, installée dans une tribune, observait

avec étonnement le spectacle étrange qui s'offrait à ses yeux.

La séance était commencée. Lorsqu'elle entra, elle fut frappée du désordre qui régnait dans la salle. Comme elle avait coutume de lire assidûment le *Moniteur*, elle n'ignorait pas que les discussions étaient souvent violentes et troublées, mais elle était loin de s'imaginer le tumulte, les cris, les provocations qui se croisaient dans tous les sens, comme si l'Assemblée eût délibéré au milieu de la place publique. Elle voyait des hommes par groupes animés, d'autres dispersés au milieu de l'enceinte; plusieurs assiégeaient la tribune. La plupart avaient des attitudes menaçantes, comme s'ils allaient en venir aux mains. Personne ne semblait se préoccuper de la cloche qui sonnait sans relâche. Les orateurs se succédaient à la tribune, sans qu'il fût possible de distinguer leurs paroles. Clorinde saisissait par hasard des interjections isolées, des lambeaux de phrases qui volaient dans l'air, mais sans comprendre la cause de tout ce bruit. Les hommes qu'elle avait sous les yeux étaient pourtant bien ces conventionnels qui faisaient les lois, qui avaient jugé le roi et jeté contre l'Europe coalisée autant d'armées que comptait de siècles la monarchie abattue par leurs mains. Ils étaient là devant elle, comme des élèves indisciplinés et sans maître. L'agitation allait toujours croissant. Le président se couvrit. L'orage se prolongea encore quelques instants, puis le calme se rétablit par degrés.

Clorinde n'avait pas tardé à découvrir Meslin dans la fourmière noire et mouvante dont elle suivait

(1) Voir depuis le n° 761.

de ses futurs sujets le « loyalisme » endormi par ses écarts enfantins, ou plutôt ce respect inné pour la royauté qui est presque une seconde nature chez les Anglais. Chose assez étrange, les attaques de la démocratie ont contribué pour une grande part à ce soudain revirement de l'opinion publique; la campagne commencée et poursuivie avec acharnement par sir Charles Dilke contre le trône a, pour ainsi dire, décuplé l'influence de la monarchie et lui a rendu la force qu'elle avait incontestablement perdue dans ces dernières années. Ce n'est pas la première fois qu'un phénomène politique de ce genre a lieu en Angleterre, dans ce pays de la monarchie constitutionnelle, où les évolutions politiques de la nation diffèrent d'une façon si singulière de celles des autres parties du globe. Quel contraste avec la France! Chez nous, à peine un personnage royal est-il en danger que la société est en branle, les partis conspirent, les affaires ne marchent plus. *Le roi est mort, vive le roi!* Il n'en est pas de même ici; il n'y a pas jusque dans les clubs républicains, — assez nombreux à Londres, — où les expressions de sympathie et de condoléance ne se soient exprimées, et M. Bradlungh lui-même, qui naguère encore attaquait la personne du prince de Galles dans les *meetings* avec une grande acerbité, n'a pu s'empêcher de témoigner de sa commisération pour la famille royale devant le malheur qui la menaçait.

C'est ainsi que Londres, cet immense caravansérail, où les foules se croisent en courant, sans jamais tourner la tête, sans flamme dans le regard, sans même jeter un coup d'œil curieux sur les mille et un petits accidents de la rue, mais ayant toujours un but et une pensée : *time is money*, a subitement changé d'aspect. Aux temps ordinaires, la capitale est étrange, fantastique même; on se demande si ces *business-men*, qui courent à leurs affaires sans autre préoccupation que celle de faire de l'argent, ne sont pas dénués de cette sensibilité nerveuse, qui est la plus grande source de nos jouissances intellectuelles et physiques. Le commerçant anglais porte un masque éternel; il serait difficile au physionomiste le plus expert de démêler ce qui se passe sous ces figures impassibles comme le marbre. On sent ou plutôt on pressent une nature radicalement opposée à celle des Français, où la générosité fait place au calcul, où la spontanéité n'a jamais existé et où la froide raison doit remplacer ces mouvements soudains qui caractérisent le sang gaulois. Du grandiose et de la petitesse combinés en proportions égales. Eh bien, dans ces derniers jours, Londres avait jeté sa vieille casaque de bureau pour devenir flamme. Il semblait qu'on n'eût

plus le cœur aux affaires; on se questionnait avec inquiétude. On attendait aux bureaux télégraphiques des dépêches de Sandringham. Bref, Londres était méconnaissable; Londres était devenu badaud.

Cet état de choses n'a pas duré longtemps, heureusement pour le commerce. La force de tempérament du prince de Galles a vaincu la maladie. Chaque jour apporte maintenant une amélioration sensible dans sa santé; la crise est terminée, et, à moins d'une rechute, peu probable, on peut considérer tout danger comme passé; et les affaires, un moment suspendues, reprennent leur cours avec plus d'entrain que jamais.

C. B.

L'ALSACE

PAR J.-J. HENNER

Cette belle jeune fille, vêtue de deuil, et sur le visage de laquelle se peignent à la fois la tristesse et l'espoir, c'est l'Alsace : symbole cher et touchant d'une province sœur que la conquête violente et implacable a arrachée à la France. On ne saurait rendre avec des traits plus simples et plus éloquents un des drames les plus tristes de l'histoire moderne. Oui, elle est grande, la perte qu'a faite notre pays à la suite de cette guerre follement engagée. Dieu veuille qu'elle ne soit pas irréparable!

L'auteur de cette toile est M. Henner, dont l'œuvre est déjà considérable et dont le nom et le talent sont hautement appréciés. M. Henner est alsacien : il a été atteint par la conquête : c'est assez dire qu'il a mis dans ce tableau plus que son art si distingué et si fin, mais son âme, sa foi, son patriotisme.

Voici au surplus les circonstances dans lesquelles ce tableau a vu le jour. Les dames de Mulhouse, après les préliminaires de paix qui consacraient la cession irrévocable de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, eurent la pensée d'offrir un témoignage de leur gratitude au citoyen qui avait personnifié avec le plus d'éclat et de ténacité la politique de l'intégrité territoriale. On peut discuter la personne et les actes de M. Gambetta, on n'arrivera pas à ébranler le crédit et l'influence dont il jouit auprès de nos malheureux compatriotes qui ne sauraient oublier ses efforts pendant quatre mois pour les soustraire à l'annexion. Les dames de Mulhouse,

dont les sentiments français se sont affirmés tant de fois pendant le cours de cette guerre maudite, firent appel alors au pinceau de M. Henner, dont l'inspiration enfanta la remarquable composition dont nous donnons ici une copie. Quant au tableau, il est aujourd'hui en la possession de M. Gambetta, qui s'honore justement d'avoir été l'objet d'une manifestation aussi flatteuse; et voilà pourquoi l'Alsace de M. Henner restera le gage et le programme du véritable patriotisme républicain.

Les derniers événements ont inspiré beaucoup de compositions patriotiques. Pour la plupart, elles sont conçues dans un ton faux et déclamatoire qui n'est jamais l'expression des sentiments sincères et profonds. Il ne convient pas de comparer l'Alsace de M. Henner à ces productions éphémères qui sont à l'art ce que les fanfaronnades du radicalisme pendant la guerre étaient au véritable courage. L'œuvre de M. Henner vivra donc, comme tout ce qui est simple, vrai et bon.

J. V.

L'AN MIL HUIT CENT SOIXANTE ET ONZE

Tes derniers jours, année, oh! la France les compte.
Lorsque tu commenças, nous avions froid et faim;
Mais ton début fut moins horrible que ta fin,
Et le malheur valait encor mieux que la honte.

Oui, l'artiste peut bien, sans te calomnier,
Faire planer le Temps sur le sang des victimes,
Et le montrer glanant les horreurs et les crimes
Avec le dédaigneux crochet du chiffonnier.

A la hotte, débris du sombre soixante-onze!
Drapeau rouge, allié du vieil aigle allemand,
Pars! et toi, dont la chute est notre châtiment,
Pars aussi, souvenir du grand témoin de bronze!

Celui de nos malheurs que nous n'oublirons pas,
C'est le pacte signé, le couteau sur la gorge.
Çà, de l'or et du fer! Qu'on amasse et qu'on forge,
Pour les Français livrés qui nous pleurent là-bas!

Avenir incertain de l'année inconnue,
Ramènes-tu l'honneur, le travail, le devoir?
Qui le sait? Ton aurore est du moins un espoir
Viens donc, ô jeune année, et sois la bien-venue.

FRANÇOIS COPPÉE.

Décembre 1871.

les évolutions avec curiosité. Il était debout sur les gradins les plus élevés, causant tranquillement avec un homme pâle et froid qu'elle crut reconnaître pour Robespierre, d'après les portraits qu'elle en avait vus. Tous deux paraissaient étrangers à la scène violente qui avait soulevé l'Assemblée.

— La parole est au citoyen Meslin, dit le président au milieu du murmure confus des voix.

Il monta les degrés de la tribune, et l'Assemblée parut disposée à écouter en silence.

« J'ai demandé la parole, commença Meslin, pour un fait qui me concerne personnellement, et je n'aurais pas occupé l'Assemblée de cet incident, s'il ne touchait aux principes. Plusieurs membres de la Convention, dans les clubs et dans les journaux, ont rappelé ou fait rappeler mes attaches avec les Girondins. C'est vrai, j'y comptais des amis, et je tiens à ne pas les renier.

— Tu as raison, Meslin, dit une voix claire.

« Des amitiés particulières et des sympathies intellectuelles n'ont jamais engagé les doctrines politiques. Je sais que la suspicion est une des conséquences inévitables des crises révolutionnaires. La suspicion peut être utile au salut public; mais si elle est aveugle, si elle tombe au hasard sur quiconque est à la manœuvre des affaires publiques, si, comme Saturne, la République continue à dévorer ses propres enfants...

— Elle ne dévore que les traîtres! interrompit une voix forte.

— Tu accuses la République!

« Je n'accuse pas la République, articula Meslin,

en posant la main sur la tribune, j'accuse les républicains de mauvaise foi, ici, au grand jour, en face de vous. Si la Convention n'est plus le temple inviolable de la République, le sanctuaire de la loi, si elle n'est plus qu'un foyer d'ambitions sanguinaires et de basses dénonciations, je dis que si nous ne restons pas unis, les monarchies resserreront leur cercle à nos frontières à la faveur de l'anarchie des provinces. Le salut de la République n'est pas dans un tel système. Nous marchons à une réaction effroyable qui détruira l'édifice si péniblement édifié, et que d'autres ne relèveront peut-être pas après nous. Les traîtres sont ceux qui en violent partout. Restons unis et libres. Pour moi, je consens à répondre de mes actes, si mes accusateurs sont prêts à m'imiter. »

Des applaudissements retentirent de tous les points de l'enceinte, et des voix nombreuses réclamèrent l'ordre du jour.

Meslin descendit de la tribune et sortit de la salle. Quelques moments après Clorinde le rejoignit, et il put lire sur le radieux visage de son amie une expression plus flatteuse pour lui que les applaudissements de l'Assemblée.

— Où allons-nous? interrogea Clorinde, en voyant la voiture qui les emportait s'engager dans les faubourgs.

— Je vous conduis à Montmorency, répondit Meslin. Prudence vous y attend déjà, et je ne garde que Bernard avec moi. J'ai choisi une habitation tranquille, isolée, voisine de l'Ermitage de Jean-Jacques Rousseau. Le chef de la municipalité de

Montmorency est un patriote que je connais. Il est prévenu de votre arrivée. Je vous ai annoncée comme une de nos jeunes cousines, ma fiancée, qui a refusé de suivre notre famille à l'émigration. Ainsi vous êtes sous sa sauvegarde, et vous n'avez rien à craindre.

— Viendrez-vous souvent?

— Tous les jours, à moins d'exceptions rares. Dans ce dernier cas, Bernard vous apportera des nouvelles.

On était au mois de mai. La vue des arbres et des fleurs chassa les sombres pensées qui avaient obscurci comme d'un nuage l'âme de Clorinde. C'est que la nature est indifférente au jeu des passions humaines qui s'agitent à sa surface, et qu'il n'appartient pas à l'homme de troubler la grande loi d'harmonie.

Nous passerons rapidement sur les événements qui ne se rattachent pas à l'histoire intime de nos personnages. Comme un marin sur le pont d'un navire battu par les vagues, Meslin s'abandonnait au caprice de la tempête révolutionnaire et se laissait aller aux oscillations de la terrible berceuse. Deux mois après, le 9 thermidor, il voyait s'accomplir la prophétie qu'il avait formulée à la tribune de la Convention : La République allait mourir.

Depuis trois mois, Clorinde vivait isolée dans sa solitude de verdure et de fleurs. Meslin venait chaque jour y chercher le calme et l'oubli des agitations de la politique. Après thermidor, il dut à son nom d'échapper à la haine des partis, et ils revinrent se fixer à Paris, où il passa l'hiver. L'année suivante,



L'AN MIL HUIT CENT SOIXANTE ET ONZE!...

(Composition de M. Ed. Morin, texte de M. F. Coppée.) — Page 415.

COURRIER DU PALAIS

Depuis l'émouvant procès criminel des matelots du *Federis arca*, il nous est arrivé rarement d'avoir à retracer des scènes de bord. C'est un monde à part, que celui des marins, un monde à peu près inconnu en France, surtout en dehors de la marine de l'Etat; c'est à peine si quelques romans nous initient aux détails de cette existence exceptionnelle par des récits dans lesquels la fantaisie a toujours une part trop large. Les écrivains qui ont réellement navigué, qui peuvent raconter et décrire *de visu* sont nécessairement fort rares; la littérature ne pousse pas l'amour du vrai, la fièvre du réalisme jusqu'à s'embarquer pour la pêche à la morue, jusqu'à porter son sac sur un baleinier, jusqu'à prendre passage, aller et retour, sur un navire marchand; et la littérature à tort. D'autre part, les capitaines au cabotage, leurs seconds et leurs matelots ont tout autre chose à faire que d'écrire leurs impressions; disons mieux: ce qui est pour nous exceptionnel, étrange, est pour eux tellement ordinaire qu'ils ne comprennent pas notre curiosité et notre intérêt. Le grand chœur des éléments, l'isolement, les tempêtes, les calmes, les drames sombres de la cale, les types, les caractères, ils passent devant tout cela sans y songer; affaire d'habitude! Les reporters ne trouvent guère l'occasion d'assister aux séances des tribunaux maritimes, et, d'ailleurs, pour les simples peccadilles, les délits, les infractions à la discipline, cela se passe à bord en famille; il faut une véritable catastrophe, comme la tuerie du *Federis arca*, pour que la presse en soit informée.

Ce fut terrible et complet, si vous en avez souvenir: le *Federis arca*, portant dans ses flancs la cause première de la catastrophe, un chargement de vermouth; les matelots puisant dans la liqueur volée une ivresse qui n'a pas cessé pendant douze ou quinze jours; les scélérats les plus déterminés entraînant ou menaçant les plus faibles; ces derniers tâchant de s'étourdir pour ne pas savoir ce qu'ils allaient faire; le capitaine et le second hachés à coups de couteau et précipités dans la mer après une résistance acharnée, le premier nageant autour du navire, essayant d'obtenir grâce de ces brutes, et enfin se laissant couler avec résignation et en disant d'une voix calme: « Bonsoir, mes enfants! vous aurez le cou coupé! » Enfin les derniers épisodes, le navire coulé à fond et ce pauvre petit mousse, dont

on craignait les indiscretions, lancé hors de la chaloupe, essayant en désespéré de suivre le sillage et disparaissant après avoir crié: « Maman! »

Aujourd'hui, c'est le contraire; deux pauvres matelots embarqués sur le brick *Désirée*, du port de Saint-Malo, sont morts misérablement, morts des tortures que leur ont fait subir le second et le capitaine. Les faits remontent à 1869 lorsque la *Désirée* faisait la pêche à la morue devant le grand banc de Terre-Neuve. Touzé était capitaine et Harang était son second; au retour, les hommes de l'équipage furent unanimes pour dénoncer les brutalités infâmes qui avaient causé la mort de Rouxel et de Méhoist. Touzé ordonnait et Harang exécutait avec une sorte de volupté féroce les ordres de son capitaine; il frappait Rouxel, continuellement à coups de poing, à coups de pied avec ses grosses bottes de mer, sur la tête, sur le ventre, sur l'estomac. « Je te ferai crever, lui disait-il, dussé-je en avoir pour dix ans de baigne » et Rouxel, qui dépérissait de jour en jour, épuisé, à moitié mort, s'écriait d'un ton lamentable: « tuez-moi plutôt que de me faire souffrir si longtemps. » Harang le faisait relever, le faisait travailler en le piquant avec un hameçon redressé. Enfin, un jour, dans la cale, on trouva le pauvre Rouxel pendu avec une corde de pêche; Harang était là, « ayant l'air de chercher quelque chose! » « Rouxel s'est pendu, dit-il tranquillement, apportez-moi un couteau pour couper la corde! » Or, le cadavre n'offrait aucun des signes auxquels on reconnaît la mort par strangulation. Tout l'équipage fut persuadé qu'il était mort des coups dont la trace n'était que trop visible et que l'on avait simulé un suicide pour échapper au châtiement. Les matelots ne se gênèrent pas pour le dire au capitaine Touzé; quand celui-ci leur parla avec indifférence de la mort du matelot, un chœur de voix lui répondit: il est mort par votre faute!

Le matelot Méhoist a succombé dans les mêmes circonstances, moins la pendaison, cependant, il est mort épuisé; son corps n'était qu'une plaie. Le second, Harang, a tenté trois fois de se suicider, il était dévoré d'inquiétudes et peut-être de remords; il a eu soin de disparaître et le capitaine Touzé comparait seul devant la cour d'assises de la Manche. Les jurés ont écarté le chef d'assassinat et ont déclaré Touzé coupable de coups volontaires ayant occasionné la mort et sans intention de la donner; la cour a prononcé la peine d'une année d'emprisonnement.

Le tribunal correctionnel de Lille a eu à juger les auteurs du terrible accident de Séclin; tout le monde aujourd'hui connaît les détails de cette catastrophe:

un train omnibus garé un peu trop tard pour laisser passage à l'express, la manœuvre du disque oubliée, et voilà 25 personnes tuées, 85 blessées, en tout, cent dix victimes! Decattignies, conducteur du train omnibus, s'est aperçu que le disque n'était pas fermé, il l'a fait remarquer à un employé; mais il n'a pas prévenu le chef de gare et il ne s'est pas assuré si cette manœuvre était exécutée; il se défend en disant que cela n'était pas dans ses attributions. L'homme d'équipe, Vasseur, était épuisé par 18 heures consécutives de travail, il croit avoir exécuté l'ordre de fermer le disque; mais ses occupations étaient si multipliées qu'il a pu oublier. Enfin, Quesnot, chef de la gare de Séclin, ne s'est pas assuré si son ordre de fermer le disque était exécuté par Vasseur. Ce dernier a été condamné à six mois de prison, M. Quesnot à trois mois, chacun à 300 francs d'amende; Decattignies a été acquitté.

La compagnie a été condamnée, comme civilement responsable, aux frais et aux dommages-intérêts qui seront liquidés dans de prochaines audiences.

Avant de vous parler de l'affaire à sensation de cette semaine, je veux vous signaler une petite cause jugée par le tribunal correctionnel. Un jeune ouvrier de 17 à 18 ans, un peu ivre, a pris un gâteau de deux sous à l'étalage d'un pâtisseries. Etait-ce, comme il le dit, une plaisanterie d'ivrogne — fort mauvaise plaisanterie dans tous les cas, — ou bien l'intention frauduleuse existait-elle malgré la modique valeur de l'objet? Le tribunal a répondu oui et a condamné le prévenu à 6 jours de prison. En 1863 une disposition nouvelle fut votée qui ne permet plus aux juges, quand il y a des circonstances atténuantes, de substituer l'amende à l'emprisonnement pour un vol simple, ni même de prononcer l'emprisonnement pour moins de six jours. On disait alors aux partisans de cette loi: prenez garde! six jours de prison, n'est-ce pas beaucoup pour celui qui a volé par exemple un cigare, un petit pain d'un sou, ou un objet de moindre valeur encore? Les partisans de la loi répondaient qu'on n'avait jamais traduit devant un tribunal des voleurs de ce genre; mais on leur opposa de nombreux exemples, ce qui ne les empêcha pas de persister. Nous citons bien humblement et bien respectueusement l'histoire du gâteau de 10 centimes, car on nous dit qu'il y a un projet à l'étude pour réformer cette réforme.

Maintenant, finissons-en avec cette bête fauve, hypocrite, cupide, sournoise, que la cour d'assises de Saint-Omer vient de condamner à la peine capitale. L'affaire est épouvantable, oui; intéressante, non! Trois meurtres et une tentative, sept incendies ou tentatives, seize vols qualifiés ou tentatives; voilà

ils séjournèrent quelque temps dans son domaine de Poligny.

La Convention se sépara à la fin d'octobre 1795. Meslin reçut une missive diplomatique pour régler les relations de la République avec les petites cours italiennes. Quelque temps après, de nouveaux pouvoirs l'appelèrent à Venise. Une alliance avec la République vénitienne fut proposée pendant la guerre contre l'Autriche, sous la condition que l'aristocratie adopterait une constitution fondée sur des bases plus populaires; elle refusa cette condition et garda la neutralité. Cependant plusieurs villes du territoire vénitien furent occupées par des garnisons françaises. Des familles nobles s'unirent à la bourgeoisie pour secouer le joug de l'aristocratie du Livre d'or, et suivre le mouvement des idées nouvelles.

Ce fut vers cette époque que Clorinde se rendit à Naples dans une famille amie. Meslin devait l'y rejoindre, sa mission remplie, pour venir en France; mais nul n'échappe à sa destinée. Pour la première fois, un événement imprévu allait troubler la sérénité de leur amour sans nuage.

LA COMTESSE LUCREZIA

Un soir que Meslin traversait le quai oriental de Venise, il aperçut une femme marchant avec rapidité pour échapper aux obsessions d'un flot de mendiants qui la suivaient. L'un d'eux, plus audacieux que les autres, ne quittait pas son côté.

Le quai était désert. A la vue de Meslin, qui s'é-

tait arrêté pour observer cette scène et semblait interroger l'ombre, l'homme ralentit sa marche et les mendiants s'arrêtèrent indécis.

— Grazie, dit la jeune femme en passant devant lui.

— Signora, dit Meslin en s'approchant, permettez-moi de vous accompagner jusqu'à votre demeure.

Elle prit son bras.

— Je sortais de la chapelle, dit l'inconnue en rejetant en arrière les plis de son mezzaro noir, et je rends grâce à la Madone qui vous a placé sur mon chemin.

Pendant qu'elle parlait, Meslin jeta un regard sur son visage à la clarté de la lune, et il dut s'avouer qu'il avait sous les yeux une incarnation vivante de ce beau type vénitien de la légende, où la blancheur de la peau éclate sous l'auréole d'une chevelure d'or.

— Voici ma gondole, reprit-elle en se dirigeant vers un large escalier de pierre dont l'extrémité plongeait dans les eaux d'un canal intérieur.

— Je remercie le hasard, dit Meslin s'arrêtant respectueusement sur la dernière marche, qui m'a fait un moment le chevalier de la plus belle patricienne de Venise.

— Accompagnez-moi donc, signor, puisque nous ne regrettons pas cette rencontre, et pour qu'elle ne soit pas oubliée.

Meslin sauta dans la gondole, et la barque glissa comme un cygne noir sur le miroir de l'eau.

Ils arrivèrent bientôt au pied d'un palais situé sur

le Grand-Canal. Un domestique en livrée noire, debout sur la terrasse, signala l'arrivée de la gondole. Quelques instants après, Meslin fut introduit dans un salon d'été où une collation était servie.

— Je ne me trompe pas, dit l'inconnue en fixant sur son hôte un regard étincelant, mon cavalier est le comte Meslin de Poligny.

— C'est un rare honneur pour lui, signora, d'être connu de vous, et il est fier de cette distinction.

— Qui ne connaîtrait pas, à Venise, le gentilhomme dont la main a brûlé le Livre d'or au pied de l'arbre de la Liberté? dit-elle avec un sourire.

— Dussé-je avoir mérité votre haine, signora, dussé-je même vous voir regretter la faveur de votre hospitalité, je ne renie pas ce que je fais.

— Je suis Italienne, c'est-à-dire étrangère pour vous, et je n'ai pas lieu d'être étonnée de voir l'aristocratie de Venise traitée comme le roi et la noblesse de France. A dire vrai, cependant, ces choses n'ont plus le pouvoir de m'intéresser, et, si j'en parle, c'est avec indifférence. Ne voyez donc pas d'ironie ou de reproches dans mes paroles, signor, et accordez-moi la grâce que je vais vous demander.

— Elle est accordée, signora.

— J'ai formé, il y a déjà plusieurs années, le projet de finir ma vie dans la maison de Dieu, mais j'ai fait vœu à la Madone que si la vue d'un chevalier me faisait battre le cœur, je le lui dirais librement avant de me séparer du monde. Le jour où j'ai vu à votre bras une femme plus belle que moi, ou du moins d'un autre caractère de beauté, j'ai envié le sort de celle que vous aimiez. J'ai recherché l'occa-

le bilan de Joseph Lemettre, ce paysan de 26 ans, à la physionomie douce, placide et béate, et qui, pendant sept ans, a passé aux yeux de tous pour un homme exceptionnellement honnête, un héros de probité. Deux fois il avait trouvé de l'argent sur la route, la première fois 4,600 fr.; la seconde, 700 fr., et deux fois il était allé porter la somme chez le maire. Après le temps voulu, ces sommes lui étaient attribuées, aucune réclamation ne s'étant produite. Il y avait de bonnes raisons pour cela; c'était le produit amassé de ses vols, dont Lemettre justifiait ainsi la possession tout en se faisant une réputation de délicatesse excessive. Il avance qu'il possède cinq ou six mille francs; mais il est probable qu'il ne dit pas tout, car il a proposé à un témoin de lui acheter sa maison 18,000 fr. comptant.

Ce misérable a étranglé trois personnes, des camarades trop confiants; il les a étranglés avec une cruauté épouvantable... et il était là devant les juges, calme, souriant, avouant les vols, mais niant les incendies et les meurtres. Oh! il est probable qu'il a pris lecture du code pénal.

La peine capitale a été prononcée, et le condamné souriait encore.

PETIT-JEAN.

LA VIE DES ANIMAUX ILLUSTRÉE (1)

(Voir les gravures, page 424.)

LE ROI DES PERROQUETS

Les gravures de notre dernière page sont tirées du volume, très-remarquable et très-complet, de M. Brehm, sur la *Vie des animaux*. Il n'y a pas moins à prendre sur le texte que sur les gravures. On en jugera par ces quelques lignes sur le fameux perroquet gris *Jaco*, qu'on peut appeler à juste titre le roi des perroquets.

« En 1827, sur la prière du chanoine Joseph Maschner, de Salzbourg, le conseiller ministériel André Mechletar l'acheta pour 25 florins (fr. 62,50) d'un capitaine de vaisseau de Trieste. En 1830, il passa entre les mains du maître des cérémonies de la cathédrale, Hanikl. Celui-ci lui donna chaque jour une leçon, le matin, de 9 à 10, ou le soir, de 10 à 11 heures. Il s'occupa beaucoup de lui et développa ses facultés au plus haut degré. A la mort de Hanikl, le perroquet fut vendu 150 florins (375 fr.);

(1) Ouvrage de M. A.-E. Brehm, publié par J.-B. Bailière et fils.

puis, en 1842, 370 florins (925 fr.) Un ami de mon père, le comte Gourcy-Droitaumont, publia sur cet oiseau un article qui excita un étonnement général (1). Sur la prière de Lenz, le dernier propriétaire de *Jaco*, le président de Kleimayrn, compléta les premières données du comte Gourcy-Droitaumont. Ce sont tous ces récits que nous résumons ici.

« *Jaco* était attentif à tout, savait juger de tout, répondait pertinemment aux questions, obéissait au commandement, saluait les arrivants et les partants, ne disait *bonjour* que le matin, et le soir *bonsoir*, demandait à manger quand il avait faim. Il donnait son nom à chaque membre de la famille, et avait parmi eux ses préférences. Voulait-il voir le président Kleimayrn, il appelait : « Papa, viens ici. » Il parlait, chantait, sifflait comme un homme. Parfois il semblait un improvisateur transporté d'enthousiasme, et l'on aurait dit la voix d'un orateur que l'on entend de loin.

« Quelqu'un frappait-il à la porte, il criait tout haut, et d'une voix d'homme : « Entrez; je suis votre serviteur; j'ai plaisir à vous voir; j'ai l'honneur de vous saluer. »

« Il connaissait les commandements militaires : « Halte! garde à vous! portez arme! apprêtez arme! joue! feu! poum! bravo, bravissimo! » Quelquefois, il oubliait le commandement de feu, il criait poum! et de suite après, « apprêtez arme! » mais alors il n'ajoutait pas bravo, bravissimo! il avait conscience d'avoir fait une faute. « Dieu vous garde, addio, Dieu vous garde! » Ainsi saluait-il les gens qui partaient. « Quoi! me frapper, moi! me frapper! » et il poussait un cri d'effroi, comme s'il était battu, et continuait : « Me frapper, moi! attends, vaurien! Me frapper! Oui, oui, c'est ainsi que va le monde, » et il riait très-distinctement. « *Jaco* est malade; il est malade, pauvre *Jaco*. — Attends, je vais te secouer, toi. » Quand il voyait couvrir la table, ou qu'il entendait d'une autre pièce mettre le couvert : « Allons manger; allons à table. » Lorsque son maître déjeunait dans une autre chambre, il criait : « Chocolat! tu auras du chocolat, tu en auras! »

« Quand la cloche de la cathédrale sonnait l'heure de l'office, il criait : « Je viens, Dieu vous garde! je viens. » Quand son maître sortait à une autre heure, le perroquet lui criait, dès que la porte s'ouvrait : « Dieu vous garde! » Son maître était-il accompagné, il ajoutait : « Dieu vous garde tous! »

« Le possesseur de *Jaco* avait une perdrix. Lors-

(1) Gourcy-Droitaumont in Oken's *Isis*. 1835.

sion de vous parler, et ce n'est pas le hasard qui m'a conduit ce soir sur votre chemin. Depuis assez longtemps, je me rendais à la chute du jour dans une église voisine de votre demeure. Mon vœu est accompli. Voici la prière que je vous adresse : Promettez de venir à moi quand je vous appellerai, si la conspiration des circonstances ne s'oppose pas à votre volonté. Il me sera doux de mourir en vous donnant la main.

A ces étranges paroles, Meslin regarda celle qui lui parlait ainsi.

— Vous serez obéie, madame, dit-il après un moment de silence... M'est-il permis de connaître le nom de celle qui me choisit pour la servir?

— Je suis la comtesse Lucrezia Martello.

A ce nom, tous les souvenirs de Meslin s'éveillaient.

C'était la première fois qu'il voyait la comtesse Lucrezia Martello; mais, depuis son séjour à Venise, il avait souvent entendu parler d'elle.

Sa famille, originaire de Gênes, n'avait gardé de son ancienne splendeur qu'un nom illustre; pourtant, les débris de sa fortune auraient pu sembler encore une royale opulence à ceux qui ne connaissent pas son histoire. Cette famille, dispersée et ruinée par les guerres intestines et étrangères qui faisaient de l'Italie le champ de bataille de l'Europe, avait perdu toute influence à la suite des nouvelles organisations politiques.

La comtesse Lucrezia atteignait à peine sa quinzième année lorsqu'elle se maria, plutôt par obéissance que par inclination. Au bout de quelques

mois, son mari la délaissa pour retomber dans les habitudes d'une vie énervante, et il mourut deux années après son mariage. Jamais il ne parut s'apercevoir qu'il avait pour compagne une des plus admirables femmes de l'Italie, assurément née pour être une des reines de ce pays d'amour par son caractère, son esprit, sa noblesse et sa beauté.

Avec la fierté des grandes âmes, elle supporta froidement ce dédain, et se renferma dans la solitude sans chercher à se distraire de son abandon. Cinq années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles couva cette flamme qui brûle les cœurs prédestinés à l'amour. Elle suivait sans passion les agitations du volcan qui soulevaient le sol de l'Europe, indifférente aux transformations des hommes et des choses.

Le 12 mai 1797, le dernier doge de Venise abdiquait le pouvoir. Quatre jours après, trois mille Français entraient à Venise en révolution. Le 4 juin, le Livre d'or était brûlé au pied de l'arbre de la Liberté.

La comtesse Lucrezia avait vingt-deux ans.

Malgré le mystère dont Meslin enveloppa cette aventure, elle ne resta pas cachée. Les rares amies de la comtesse devinèrent tout d'abord que sa vie était changée. L'indiscrétion d'un serviteur fit le reste. Bientôt, aucune patricienne de Venise n'ignorait que la belle Lucrezia, si bien endormie dans son palais silencieux, avait reçu la visite d'un enchanteur qui avait rompu le charme d'un long sommeil.

Peu de temps après, la mission de Meslin étant

qu'elle fit entendre son chant pour la première fois, le perroquet se tourna vers elle et cria : Bravo! petite! bravo!

« Plus tard, on lui apprit quelques petites chansons. Il donnait des accords, sifflait une gamme montante et descendante, des trilles, etc., mais ne chantait ni ne sifflait toujours dans le même ton; il montait ou baissait d'un ton ou d'un demi-ton, sans jamais cependant faire de fausses notes. A Vienne, on lui apprit à siffler un air de *Martha*; son maître dansa en mesure devant lui, *Jaco* l'imita, soulevant une patte après l'autre, et remuant son corps de la façon la plus comique.

« Le président de Kleimayrn mourut en 1833. *Jaco* tomba malade de chagrin; en 1834, on dut le mettre sur une petite couchette, on le soigna avec tendresse, il parlait encore, répétant souvent d'une voix triste : « *Jaco* est malade, il est malade le pauvre *Jaco*, et il mourut. »

LE CHATEAU DE SANDRINGHAM

La petite ville de Lynn, ordinairement tranquille comme toutes les petits centres de province, s'est trouvée tout à coup transformée en caravansérail. les hôtels, les auberges, voire même les *public house*, ont été pris d'assaut, dès que le mal du prince de Galles s'est aggravé, par les nombreux correspondants de la presse de Londres et des autres grandes cités de l'Angleterre, qui tenaient leurs journaux au courant, par le télégraphe, des progrès de la maladie. La raison de cet envahissement soudain, c'était, on l'a déjà deviné, le voisinage du palais de Sandringham, résidence ordinaire du prince de Galles.

Le mot *palais*, appliqué à cette résidence quasi-royale, n'est pas précisément exact; Sandringham est plutôt une belle maison de campagne qu'un palais. Le bâtiment, construit avec élégance, ressemble, comme architecture, à la plupart des châteaux de l'aristocratie anglaise. Peu d'ornements, pas de ciselures, d'enjolivements : l'architecte a visé plutôt au confortable qu'au beau. Sandringham est situé à une assez grande distance de Cambridge, et Lynn, la ville la plus rapprochée, est à trois lieues de la demeure du prince. Le pays avoisinant est fort beau; c'est une des parties les plus pittoresques de l'Angleterre; et, si la demeure de l'héritier présomptif est isolée, il faut avouer qu'il aurait été difficile de trouver un endroit plus charmant. San-

expirée, il eut une dernière entrevue avec la comtesse.

— Vous retournez en France, lui dit-elle. S'il m'avait été permis de partager votre vie, je vous aurais suivi, mais je sais que ce n'est pas moi que vous aimez. Je vous demande de garder mon souvenir et de tenir votre promesse.

— Vous avez ma parole, dit Meslin. Recevez-la comme un témoignage d'affection, et comme un adieu.

Deux jours après, il arrivait à Naples, où Clorinde l'attendait. Ils s'embarquèrent pour la France et revinrent, après tant de vicissitudes, goûter le calme et le repos sous les ombrages de Poligny.

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)

Parmi les albums que la fin de l'année a fait éclore, nous sommes heureux de pouvoir recommander les 12 eaux-fortes que publie notre collaborateur, M. Edmond Yon, sous le titre : *Autour de Paris après la guerre* (Cadort et Luce, éditeurs).



ANGLETERRE. — Le château de Sandringham, où le prince de Galles est en convalescence. (Dessin de M. Jules Noël, d'après le croquis de M. Montlart.)

dringham possède une ferme et des écuries très-étendues; le prince de Galles aime beaucoup la chasse, et si la fièvre typhoïde n'avait mis ses jours en danger, il y a longtemps que les campagnes de Suffock retentiraient des cris des chasseurs et des aboiements de la meute poursuivant le renard. Sandringham, destiné tout d'abord à servir de pied-à-terre et de rendez-vous de chasse, a été pris en affection par la princesse et, depuis cette époque, ce château est devenu la résidence presque permanente des deux époux.

C. B.

L'EXPOSITION

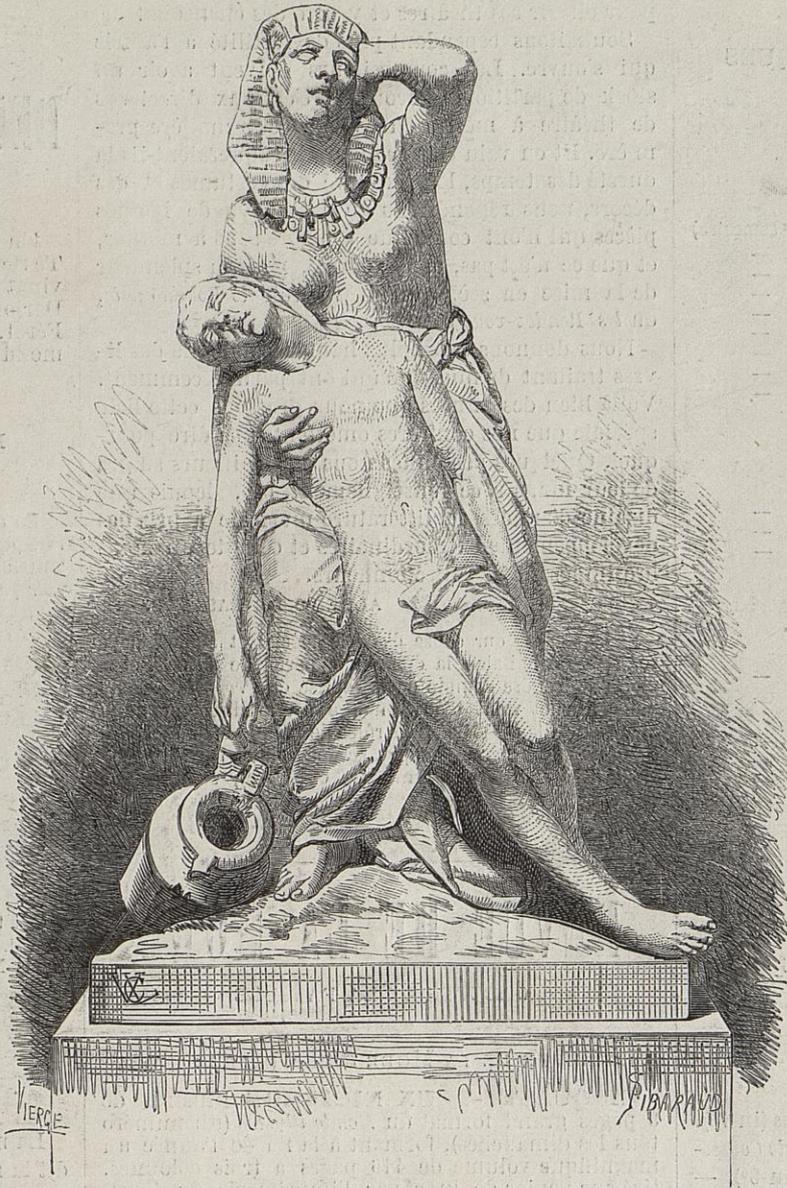
DES BEAUX-ARTS A MADRID

Nous ne voulons pas laisser clore l'exposition des Beaux-Arts de Madrid, sans la noter au moins en passant; car ce serait la première fois que ce journal manquerait à son mandat artistique.

On sait que malgré les difficultés sans nombre que l'Espagne a eu à surmonter, cette exposition n'en a pas moins le plus grand succès, ce qui est une preuve incontestable du progrès des arts dans ce pays déjà si doué sous ce rapport.

Nous ne pourrions passer en revue les nombreuses productions qui sont l'objet de l'admiration ou de la critique depuis bientôt deux mois, il nous suffira d'indiquer les œuvres qui ont le plus attiré l'attention et qui ont été le plus goûtées du public.

Parmi les tableaux, *la Mort de Lu-*



EXPOSITION DE MADRID. — Agar et Ismaël dans le désert
(Groupe de M. Victoriano Codina.)

crèce, de M. Rosalès, a obtenu le plus brillant succès exprimé par la plus sincère récompense, le premier prix.

Le dessin est correct, la couleur juste et l'expression de la belle tête de Lucrèce, pleine d'enthousiasme et de grandeur. Cette composition rappelle *la Sortie de bal* de Gérôme.

C'est la salle dite de Lucrèce, à cause de la présence du tableau que nous publions dans ce numéro.

La Mort de Sénèque, par M. Dominguez; *Otello et Desdemone*, par M. Rodriguez; *Paysans Romains*, par M. Tusquets; *le Conseil de Venise*, par M. Navarreté; et *la Famille*, par M. Luppé, ont obtenu des seconds prix très-mérités.

La gravure a été récompensée dans la copie du Christ de Ribera, exécutée par M. Rozello, élève de M. Henriquel Dupont.

La sculpture présente une grande diversité de talents très-appreciables. *Le Saint-Georges*, de M. Alen, ainsi que *Agar et Ismaël*, de M. Codina, les deux premiers prix, sont des œuvres remarquables; *le Toréador*, de M. Navas, et *le Narcisse*, de M. Martin, ont obtenu le second prix. Nous donnons cependant notre préférence au groupe de M. Codina, que nous reproduisons ici.

La douleur maternelle est très-bien exprimée dans la tête d'Agar, la figure d'Ismaël est des plus suaves et des plus palpitantes, et n'était une certaine disproportion entre le corps de la mère et celui de l'enfant, que la légende biblique nous représente plus jeune, on pourrait louer sans réserve cette œuvre de goût et de sentiment, qui figurera, dit-on, dans le musée de Madrid.

L. G.



MADRID. — La salle de Lucrèce à l'exposition des Beaux-Arts.

CHRONIQUE MUSICALE

TRAVAUX DES THÉÂTRES LYRIQUES
PENDANT L'ANNÉE 1871

Opéra.

REPRISES.	1 ^{res}	{	<i>Erostrate</i> , 2 actes, de MM. Méry, E. Pacini, Reyher..... V. page 278 (2 ^{me} semestre)	—
			<i>Faust</i> 310	—
			<i>Les Huguenots</i> 310	—
			<i>La Juive</i> 310	—
			<i>Don Juan</i> 326	—
			<i>Robert-le-Diable</i> { 310 — 342 —	—
REPRISES.	1 ^{res}	{	<i>Guillaume-Tell</i> 387	—
			<i>Le Prophète</i> V. tome XXX	—

Opéra-Comique.

REP.	1 ^{res}	{	—
			<i>L'Ombre</i> 235	—
			<i>Le Pré-aux-Cleres</i> { 254 — 294 —	—

Théâtre-Lyrique.

(ATHÉNÉE)

REPRISES.	1 ^{res}	{	<i>Javotte</i> , 3 actes, de MM. Thompson et Jonas... V. tome XXX	—
			<i>Ne touchez pas à la Reine</i> 358	—
			<i>Martha</i> 358	—
			<i>Le Barbier de Séville</i> 358	—
			<i>Le Toréador</i> 358	—
			<i>Le Nouveau Seigneur</i> 358	—
REPRISES.	1 ^{res}	{	<i>Le Docteur Crispin</i> 358	—
			—

Bouffes-Parisiens.

1 ^{res} REP.	{	<i>Le Testament de M. de Crac</i> , 1 acte, de MM. Moinaux et Lecoq... 294	—
		<i>Boule de Neige</i> , 3 actes, de MM. Nutter, Trefeu, Offenbach. V. t. XXX	—
TOTAL : 9 actes nouveaux ; (47 actes en 1870 ; — 58 en 1869 ; — 35 en 1868..... etc.)			

Bibliographie musicale de 1871

(ET DE 1870.)

Gustave Bertrand : *Les Nationalités musicales* (in-18). — Desplanques : *Etude sur les travaux de M. de Cousse-maker* (in-8°). — Berlioz : *Mémoires* (gr. in-8°). — Guy de Charnacé : *Lettres de Gluck et de Weber* (in-12). — L'abbé Thiesson : *Histoire de Sainte-Cécile, patronne des musiciens* (in-12). — Georges de Massougues : *Berlioz, son œuvre* (in-8°). — Paul Milliet : *De l'origine du Théâtre à Paris* (in-12). — Arthur Heulhard : *Etude sur une Folie à Rome, opéra-bouffe de F. Ricci, avec portrait, appendice, catalogue, etc.* (in-18). — Alphonse Royer : *Histoire du Théâtre* (3 volumes in-8°). — Arthur Pougin : *Rossini* (in-8°). — Beulé : *Eloge de Rossini* (in-4°). — Mathieu de Monter : *Louis Lamillotte et ses frères* (in-18). — M^{me} Audley : *Franz-Schubert* (in-18). — *Catalogue de la bibliothèque de M. Vincent, de l'Institut* (in-8°).

Publications diverses.

Madrid (paroles de Musset), et *Rêve d'Enfant* (paroles de Victor Hugo), musique d'Anatole Lionnet. *La Vague*, valse, par O. Metra. — *Pensée d'Avril*, nocturne pour piano et violon, et *Charité*, mélodie. Scène par G. Penavaire. — *Parle-moi et Un mot à Chopin*, pour piano, par Alfred Quidant. — *L'Enfant perdu et Historiette*, pour piano, par Ravina. — *Les Poètes français*, mis en musique par Wekerlin, etc.....

Nous ne laisserons pas passer sans un mot de regret le relevé de compte que nous venons de faire, et qui dans son air piteux, dévasté, misérable, porté pour ainsi dire la marque des obus Krupp. A toutes les fins d'années, nous dressons le tableau des travaux des théâtres lyriques; mais il ne nous était jamais arrivé de constater ce maigre chiffre de 9 actes nouveaux, produits dans les derniers douze mois. L'année moyenne à Paris est d'environ 40 actes ! 1869 en donnait même 38.

Il est vrai que deux théâtres, l'Athénée et les Italiens, font défaut sur notre liste; mais ce n'est pas là une excuse, puisque c'est un malheur de plus... Il est vrai aussi qu'à considérer les choses dans un sentiment plus optimiste on pourrait penser que c'est encore une aubaine inespérée que 9 actes en musique dans une année de bouleversements et de

massacres; qu'il n'y a d'ailleurs point une autre ville au monde qui, ayant été prise deux fois de suite les armes à la main, conservât assez de vitalité pour ouvrir ses théâtres et y dire des chansons!

Souhaitons cependant plus de fertilité à l'année qui s'ouvre. Les compositeurs doivent avoir un stock de partitions à écouler : c'est aux directeurs de théâtre à mettre en valeur cette matière première. Et en vain ces messieurs invoqueraient-ils la dureté des temps, le prix élevé des costumes et des décors, nous répondrions qu'il s'est vu de bonnes pièces qui n'ont coûté que quelque sous à monter, et que ce n'est pas, par exemple, pour la splendeur de la mise en scène qu'on va voir *le Domino noir*, ou *les Rendez-vous bourgeois*.

Nous donnons aussi plus haut le catalogue des livres traitant de musique qui ont paru récemment. Voilà bien des années que nous dressons cette liste spéciale que nos confrères omettent sans dire pourquoi. Quelques personnes nous ont d'ailleurs su gré de leur fournir ce renseignement, car, depuis une dizaine d'années, la littérature musicale a pris des développements extraordinaires et compte un nombre imposant de collectionneurs.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Pour cause d'article spécial et annuel, nous remettons à huitaine la douleur de parler de *Javotte*, et le plaisir de rendre compte de la reprise du *Prophète*. — Le ténor Michot vient d'être engagé par le directeur de la Scala de Milan. — Les trois rôles de femme dans *les Noces de Figaro*, à l'Opéra-Comique, seront remplis par M^{me} Carvalho (Chérubin), M^{lle} Battu (la comtesse), et M^{lle} Cico (Suzanne).

A. L.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

La REVUE DE LA MODE donne, par an :

CINQUANTE-DEUX NUMEROS illustrés, de 8 pages grand format du *Monde illustré* (un numéro tous les dimanches), formant à la fin de l'année un magnifique volume de 416 pages à trois colonnes, tiré sur papier de luxe par l'imprimerie du *Monde illustré*;

Et **VINGT-QUATRE GRANDES FEUILLES** deux feuilles par mois), formant un répertoire de plus de *neuf cents patrons* de grandeur naturelle.

Le prix d'abonnement pour l'année est de :

12 FRANCS POUR PARIS

14 FRANCS POUR LES DÉPARTEMENTS

On peut s'abonner pour six mois, ou trois mois, pour Paris et les départements, aux conditions suivantes :

PARIS Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 »
DÉPARTEMENTS. Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 50

GRAVURES COLORIÉES

Il sera facultatif aux abonnés de la *Revue de la Mode* de recevoir, avec chaque numéro, une splendide planche de modes, gravée sur acier, tirée sur bristol et artistiquement coloriée à l'aquarelle.

Soit, par an, **cinquante-deux feuilles coloriées à l'aquarelle**.

Le prix de l'abonnement au journal complet (52 numéros et 24 feuilles de patrons), avec les 52 planches coloriées rendu franco à domicile est de :

24 FRANCS PAR AN POUR PARIS

25 FRANCS PAR AN POUR LES DÉPARTEMENTS

PARIS — Six mois 13 » — Trois mois 6 75
DÉPARTEMENTS. — Six mois 13 50 — Trois mois 7

Tous les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On peut donc s'abonner dès aujourd'hui, à partir du 1^{er} janvier 1872; un numéro *spécimen* sera de suite envoyé gratuitement aux premiers abonnés.

Il faut avoir soin d'indiquer si l'on désire recevoir le journal avec ou sans les gravures coloriées.

On s'abonne, en s'adressant directement et par lettre *affranchie* à l'administrateur de la *Revue de la Mode*, aux bureaux du *Moniteur universel* et du *Monde illustré*, 13, quai Voltaire, à Paris. Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant de l'abonnement en un mandat sur la poste ou un bon à vue sur Paris.

ÉTRENNES DE 1872

MÉMORIAL ILLUSTRÉ

DES

DEUX SIÈGES DE PARIS

LES PRUSSIENS 1870 — 1871 LA COMMUNE

Un magnifique volume de **408 pages in-4°**. — Texte par M. LOREDAN LARCHEY. — Trois cent vingt gravures par MM. Bocourt, Chiffart, Clerget, Darjou, Derooy, Gustave Doré, Godefroy Durand, Férat, Grandsire, Janet, Lançon, Lix, Marie, Edmond Morin, Rickebusch, Sellier, Vierge, Yon, etc.

Prix broché : 14 francs

Relié, doré sur tranche, 20 francs.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

En envoyer le prix en mandat-poste ou à vue sur Paris, à M. BOURDILLIAT, administrateur du MONITEUR UNIVERSEL, 13, quai Voltaire. — Pour le recevoir franco à domicile dans toute la France, ajouter 1 fr.

LOGOGRIPHE

Au fond d'un puits, la Vérité
Depuis longtemps a fait retraite;
A nos regards, la déité
Ne demeure que trop soustraite.
Du fond d'un puits, avec des seaux,
Facilement l'onde se tire.
La Vérité se rit des sots
Au fond de son secret empire.

Ont trouvé les premiers le logogriphe :
MM. Georges Gros, à Lyon; les Boutinois, à Sedan;
Henri-Michel et Abbadie, à Paris.

LES ÉTRENNES UTILES

La machine Elias Howe d'Amérique, sans contredit la meilleure des couseuses, fait révolution dans l'industrie. « Trouvez mieux ! a dit son inventeur, en expliquant son système, et je me retire. » Et d'un trait d'aiguille, sa machine supprimait la main-d'œuvre.

Sa rapidité d'exécution, sa construction, si solide et si simple, son admirable précision, sa marche en avant, lui font accomplir des prodiges, comme travaux de couture, de broderie, de piqûre, etc., c'est l'intelligence faite machine. Son aiguille perpendiculaire et droite, la plus fine de toutes les aiguilles, perle le point, sans envers, plus solidement qu'à la main. Sa navette, la seule qui donne une tension arrêtée à chaque point, semble être dirigée par un ouvrier magique.

L'exposition de 1867 a rendu justice à ces qualités inappréciables; et depuis, trois médailles d'or gagnées à Beauvais, à Amsterdam, à Altona, ont consacré ses succès.

L'Europe et l'Amérique sont tributaires de la machine Elias Howe; sa forme élégante la fait admettre au salon où elle conserve son élégance pratique, montée sur les meubles les plus riches; vous la trouvez partout, dans la famille; partout elle répand ses bienfaits, faisant son chemin sans bruit, sans fatiguer le public de ses mérites, quoiqu'elle ait pour le moins, autant que toute autre, droit au titre de *silencieuse*.

La machine à coudre prussienne à aiguille courte et à entraînement de travers est vaincue par la machine américaine Elias Howe. Notre patriotisme ne s'en plaindra pas.

Le succès appelle la contrefaçon. Il se vend des machines SYSTÈME Elias Howe; cette expression prétentieuse cache une intention frauduleuse. Aussi, pour ne pas confondre avec l'original, qui se reconnaît au médaillon américain, une copie qui ne craint pas de prendre le nom de Howe, il est bon de remarquer que la machine qui se dit hautement *machine Elias Howe, d'Amérique*, a le nom des agents V. André et Fontaine, fondu à jour sur la pédale. (48, boulevard Sébastopol.)

C^{SSC} A. DE BORETTY.

ROBES ET MANTEAUX

ARIGON ET BORDET

Maison de premier ordre. — Atelier de couture.

Modèles les plus nouveaux

Paris, 10, rue du Bac, Paris.

Faubourg Saint-Germain.

GRAND SUCCÈS

LA VELOUTINE

est une poudre de riz spéciale préparée
au bismuth,
par conséquent d'une action salutaire sur
la peau

Elle est adhérente et invisible
aussi donne-t-elle au teint une
fraîcheur naturelle

CH. FAY

parfumeur, rue de la Paix, 9.



Type de la véritable machine ÉLIAS HOWE, d'Amérique,
Livrée complète avec tous ses guides américains

V. André et Fontaine, 48, boulevard Sébastopol,
En face l'église Saint-Leu, à Paris

MACHINES A COUDRE
SILENCIEUSES

37, rue du Bac, maison BACLE, ayant le moins
de frais et vendant le meilleur marché de PARIS.

LA VRAIE SILENCIEUSE
avec guides et pied presseur gradué
175 fr. garantie 6 ans.

La Voyageuse, système Wilcox, à main, 75 fr.

GROS ET DÉTAIL

COUSSIN à eau chaude. Maison Larcher,
7, rue d'Aboukir.

M. HAMILTON ouvre un nouv. cours d'anglais
le 9 janv., 8 h. s. r. Chabanaïs, 8.

La meilleure MACHINE A COUDRE A NAVETTE pour
familles, c'est la **MAGICIENNE** 150 francs. Garantie dix
ans.

M. HEYRIES, rue Réaumur, 49 bis, à Paris.

Jeunesse perpétuelle des cheveux et de la barbe

EAU DES FÉES de SARAH FÉLIX

43, rue Richer.

SANTÉ La flanelle, préparée par le docteur
BOURDONNAY, 12, boulevard Saint-Martin, Paris, est recommandée par toutes les sommités
médicales, comme indispensable à l'hygiène.

MARIAGES RICHES

Dot de 50,000 fr., 500,000 fr. — S'adresser à
M^{me} de SAINT-JUST, de 4 à 5 heures, 32, rue
Maubeuge, Paris,

LE CHEVALIER BEAU-TEMPS

PAR QUATRELLES

PRÉFACE

PAR ALEXANDRE DUMAS FILS

VIGNETTES

PAR GUSTAVE DORÉ

Un joli volume grand in-8°. — Édition de luxe.

PRIX : 3 FRANCS

En vente chez tous les libraires et au bureau du
Moniteur universel, 13, quai Voltaire, à Paris.

Pour recevoir ce livre franco par la poste, dans
toute la France, adresser 3 fr. en mandat-poste à
l'administration du *Moniteur*, 13, quai Voltaire, à
Paris.

Vient de paraître

LA RANÇON AUX PRUSSIENS

MANUEL

DES NOUVEAUX IMPOTS

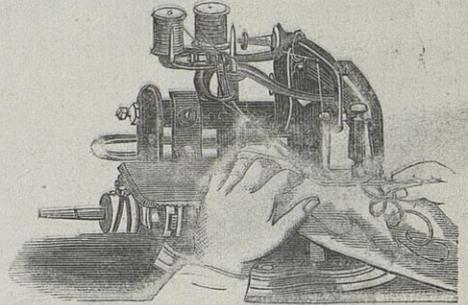
Un joli vol. in-18 de 72 pages

En vente aux bureaux du *Moniteur universel* et chez
tous les libraires.

Prix : 40 centimes.

Ce volume est indispensable à tous les contri-
buables français, qui y trouveront le texte des nou-
velles lois votées par l'Assemblée nationale, précédé-
es d'un Index et de Notes explicatives.

ENVOI FRANCO pour la France et l'Algérie, con-
tre 50 cent. — Adresser les demandes à M. Bour-
dilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, Paris.



Lesalon élégant et coquet!... Quelle magicienne a
brodé ces rideaux en application, ce tapis de table à
la soutache orientale, ce meuble sobrement découpé
drap sur drap? Ce travail de fée est l'œuvre de
Célimène en collaboration avec ce petit meuble
de forme coquette qui forme pendant au piano, et
n'est autre que la machine à coudre Silencieuse de
Pollack Schmidt et C^o.

Comme elle occupe utilement vos loisirs, cette
précieuse machine! Avez-vous besoin d'un accessoire
de toilette? vite, faites appel à son bon vouloir, c'est
un guide familier que votre pied et votre main diri-
gent sans fatigue, comme s'il pensait pour vous. Il
vous fait accomplir les travaux de broderie et de
couturé les plus fins et les plus délicats.

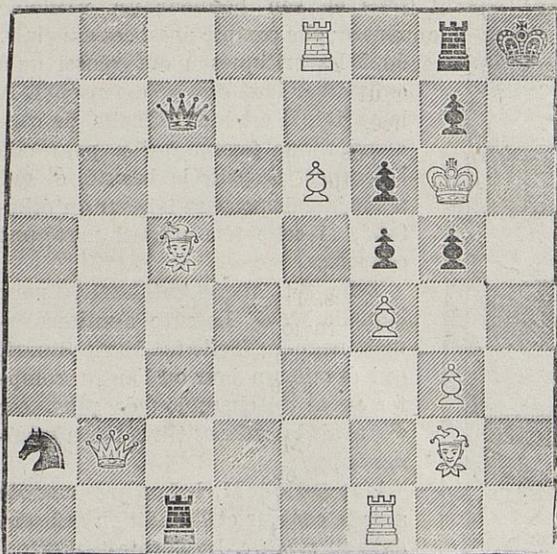
La Silencieuse Pollack Schmith vulgarise ces
chefs-d'œuvre de broderie que l'on payait si cher
en les empruntant aux pays privilégiés.

M. Pouillien, agent général, 49, boulevard Ma-
genta.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 396

COMPOSÉ PAR M. C. MORIAU, DE LYON



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 394.

- 1. F 4 R
- 2. C 3 R
- 3. D 1 ou 7 R, échec et mat.
- (A)
- 1. R pr. F (A)
- 2. ad libitum
- 1. P 6 D
- 2. P 3 F et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. Guillemot, chef de bataillon du
génie, à Lille; Stiennon de Meurs, à Liège; M^{me} Emma
Paham, à Lyon; le capitaine Charoussat, aux Vans; Gi-
rard, à Lussières; Barré, Théâtre-Français; A. Gouyer;
S. Cahen, à Lyon; Poisson et Ménard, à Chavagnes;
E. Frau, à Lyon; L. de Croze, à Marseille; le Cercle
littéraire d'Armentières; L. Manoury, au Havre; les habi-
tués du café Richelieu, à Bordeaux; le cercle de Provence,
à Aix; café du Nil, à Marseille; Triquenaux, à La Fère;
Page, au camp de Sathonay; café Cauvet, à Cogolin;
E. Frerejacques; le docteur Courbelle; Joseph Curel, à
Barcelone; Tonin Peraldi, à Ajaccio.

Autres solutions justes du problème n° 393 : MM. E.
Coste, cercle de Nissan; le docteur Michalski, à Villiers-
Saint-Benoît; M^{me} Jeanne Dubourg, à Hagetmau; le Cercle
libéral d'Armentières; Tonin Peraldi, à Ajaccio; Nard,
café du Nil, à Marseille; le Cercle philharmonique, à Car-
pentras; Page, camp de Sathonay; A. Paillot, à Anzin;
M^{mes} Emma Paham, à Lyon.

ÉTRENNES MUSICALES

Le plus charmant, le plus utile, le plus agréable de
tous les cadeaux est sans contredit

L'ÉDITION BIJOU

CHANT ET PIANO à 3 francs net le volume.

Sont parus: *Norma*, *Don Juan*, *Robin-des-Bois*, *Barbier
de Séville*, *Flûte enchantée*, *Noces de Figaro*, *Isabelle*, *Ita-
lienne à Alger*. Donc pour 24 fr. 8 belles partitions
d'opéra. (Edition Bijou, piano seul, 80 vol. à 4 fr.
50 net.) A. LEDUC, 35, rue Le Peletier. Env. man-
dat-poste.

A LOUER OU A VENDRE

CHARMANTE VILLA, située 27, boulevard
d'Argenson, parc de Neuilly. — Délicieux jardin
avec petite rivière. Ecurie et remise.

S'adresser pour traiter à M. Audbourg, 13, quai
Voltaire. — La propriété est à 20 minutes de Paris,
en voiture.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Habitue-toi à user de la liberté sans licence.



L'ours brun.



Le martinet.

Gravures extraites des *Mammifères* et des *Oiseaux* de la *Vie des animaux illustrée*, ouvrage de M. A.-E. Brehm, publié par Baillière et fils.)

LES MŒURS, USAGES ET COSTUMES

AU MOYEN AGE

ET A LA RENAISSANCE

PAR M. PAUL LACROIX

Grand in-8°. Nombreuses gravures

et chromolithographies

(Firmin-Didot)

Voici un volume pour lequel l'art des illustrateurs a multiplié ses séductions.

Les chromolithographies de Kellerhoven, qui sont admirablement tirées, sont au nombre de quinze; il n'y a pas moins de quatre cent quarante gravures sur bois, et M. Paul Lacroix, qui est maître en la matière, a bien voulu se charger du texte.

Il y a deux années, le même éditeur donnait, dans de semblables conditions, les *Arts au moyen âge*. Loin de faire double emploi, les *Mœurs et costumes* complètent une série qui se trouvera dans toutes les bibliothèques où le *Moyen âge* et la *Renaissance*, cette publication splendide, mais d'un prix excessif, n'a pu jadis trouver place.

Tout présente ici le double avantage de parler aux yeux et de faire prendre goût à l'étude du passé en l'habillant de ses plus riches couleurs. Ces illustrations sont faites pour éveiller la curiosité de l'histoire, pour vous initier d'une façon vivante en quelque sorte à ce qu'étaient en d'autres temps la condition des personnes, les privilèges et droits féodaux, la vie privée, la nourriture et la cuisine, la chasse, le jeu, le commerce, les métiers, les monnaies, les tribunaux et leurs barbares pénales, les cours de miracles et leurs castes de gueuserie, les cérémonies, les costumes depuis les Mé-



Les supplices au moyen âge. — La question de l'eau.

(Gravure extraite de l'ouvrage de M. Paul Lacroix, publié par la maison Firmin-Didot.)

rovingiens jusqu'à Vecelli, — toutes choses bonnes à connaître et merveilleusement propres à former le jugement comme à parfaire le savoir.

LIVRES D'ÉTRENNES

La *Marie Stuart* DE M. DE LESCURE

Des souveraines comme Marie Stuart auront toujours le privilège d'éveiller l'intérêt et de passionner, même dans une certaine mesure, les amis de l'histoire. La victime d'Elisabeth compte encore des fidèles, comme le prince Labanoff, qui a formé à grands frais en son honneur un véritable musée; elle compte aussi ses ennemis, dont les critiques n'ont réussi qu'à enflammer le zèle de ses défenseurs. A la vérité, il est bien difficile de condamner une femme qui a pour elle l'élégance, l'esprit, la beauté, et qui n'eût jamais porté sa tête sur un échafaud, si cette tête n'avait porté une couronne.

Telle fut Marie-Antoinette, pour laquelle M. de Lescure s'enthousiasmait naguère. Telle fut Marie Stuart, qui devait, un jour ou l'autre, compter en lui un champion de plus, car elle avait les mêmes titres à son généreux appui.

L'apologie de M. de Lescure est écrite avec la chaleur et l'érudition qui sont dans sa manière. Le livre est imprimé avec le plus grand soin et rehaussé par dix grandes eaux-fortes, où M. Carolus Duran a visiblement cherché à faire passer le sentiment qui animait l'auteur du texte.

L. L.